

Introduction

Que la chasse soit au cœur des valeurs qui fondent la cité, les Grecs nous l'ont dit à satiété. Nul cependant plus que Pollux, un rhéteur de Naucratis en Egypte, au II^e siècle de notre ère, n'a insisté sur la diversité, la plasticité, la duplicité des valeurs cynégétiques :

Julius Pollux à l'empereur Commode, salut ! et maintenant, il te faut t'intéresser à la chasse parce que cette activité a quelque chose d'héroïque et de royal. Elle fortifie en même temps le corps et l'âme car elle est un exercice d'endurance en temps de paix et de hardiesse en temps de guerre ; elle développe le courage, elle habitue à être robuste à pied comme à cheval, ingénieux et résistant si l'on veut s'emparer par force de ce qui résiste, par rapidité de ce qui fuit, par chevauchée de ce qui défile, par le savoir de ce qui est intelligent, par la réflexion de ce qui se cache, par la patience de ce qui est caché ; elle permet de veiller la nuit, d'être actif le jour¹.

Voilà des savoirs décisifs, contradictoires, qui ne sont guère transmissibles par l'enseignement, mais qui doivent tout aux entraînements, à l'expérience, aux joies et aux désillusions de la quête en forêt. La chasse est un monde d'odeurs, de bruits, d'habitudes, de préparatifs dont tous les observateurs s'accordent à dire qu'ils sont insaisissables par le profane. Cet aspect-là des chasses grecques nous est fermé à jamais. Textes et images font dans leur rareté la joie de l'historien et de l'archéologue, mais ils ne livrent qu'une part, une toute petite part, de l'expérience cynégétique. Jamais nous n'atteindrons au récit par un jeune homme distingué (*kleinos*) du moment décisif de ses aventures dans les bois des collines crétoises. L'Antiquité grecque nous a livré, somme toute, peu d'informations si on compare la tradition classique à l'abondante littérature médiévale et moderne. Les textes cynégétiques

qui nous sont parvenus ne traitent – à l’exception de l’*Art de la chasse* de Xénophon (suivi à l’époque romaine d’Arrien et d’Oppien) – que des valeurs héroïques et militaires nécessaires à la capture du gibier. La chasse pour les Grecs est une expérience qui informe aussi bien la quête philosophique, la métaphore érotique, le vocabulaire politique, mais aucun auteur, à la façon d’un Gaston Phébus, n’a jamais songé à en donner une description complète avec ses règles, ses entraînements, ses territoires. Aucun auteur non plus ne parle à la première personne de cette aventure singulière, personnelle, non communicable qu’est la traque de l’animal, la *fièvre* de chasse².

L’effort des érudits, depuis le XIX^e siècle, s’est donc attaché à reconstituer le cadre matériel des pratiques cynégétiques en Grèce. En tentant d’établir une sorte de catalogue des pratiques concrètes, choix des armes, des pièges, des techniques de capture, les savants du siècle passé ont voulu conjurer la rareté des sources, la fragmentation des informations³. Dès l’origine mon objectif a été différent. La chasse, à côté de l’équitation ou de la palestre, n’est dans la cité qu’une pratique sociale parmi d’autres, elle n’a de sens historique et anthropologique que rapportée à l’univers mental, aux représentations diverses sans lesquelles la cité ne constituerait pas l’extraordinaire objet d’étude que nous savons. J’ai limité mon enquête à la cité archaïque et classique, à cette figure historique qui du VIII^e au IV^e siècle développe un art singulier de vie en société. Ce faisant je n’ai pas voulu couper la cité grecque de ses antécédents minoens ou mycéniens ou *a fortiori* nier qu’elle continue de vivre au-delà du IV^e siècle. Cette limitation était indispensable à mon objectif qui ne visait pas à écrire l’histoire de la chasse en Grèce, mais à faire de la chasse une composante de l’histoire de la cité tout entière.

Le discours de la chasse

En Grèce archaïque et classique, la chasse est avant tout une activité juvénile et masculine. Malheur aux femmes qui se risquent sur la piste des chasseurs, malheur aux jeunes gens qui n’acceptent pas leur condition humaine et rivalisent avec ces chasseurs inimitables que sont les héros. C’est en 1967 que P. Vidal-Naquet m’a suggéré, à la suite de son *Chasseur noir*⁴, de m’intéresser aux figures du chasseur dans la cité. Figures qui ne sont pas seulement rhétoriques, sur la panse des vases des centaines d’images témoignent de l’intérêt des peintres pour la chasse. Du texte à l’image, de l’image au texte, j’ai voulu établir la

carte des divergences et des convergences. D'un musée l'autre, au gré des circonstances, j'ai pu voir de mes yeux, sinon toucher, la plus grande partie des documents qui constituent mon catalogue. Le *chasseur noir*, ce jeune homme qui incarne dans le domaine cynégétique le périlleux parcours de l'adolescence à l'âge adulte, qui affronte les pièges de la forêt, qui s'essaie au bon usage des stratagèmes, je n'ai pas rencontré son visage. Ce jeune homme-là, qui symbolise la ruse, le passage à l'âge adulte, le combattant noir qui triomphe du guerrier blond⁵, n'est pas figuré sur les vases. Aussi bien n'est-il pas un héros de la chasse grecque mais un modèle, un type dégagé par l'analyse anthropologique. Pas plus que le magistrat ou l'esclave, le *chasseur noir* n'a d'existence iconique dans la peinture grecque. J'entends par là qu'il n'est pas de signes distinctifs qui permettent dans l'image de reconnaître un jeune homme au moment de l'initiation ou un esclave au milieu d'hommes libres⁶. Des indices, des situations particulières suggèrent dans certains cas de nettes différences d'âge ou de statut, jamais cependant les caractères sociaux ne s'énoncent comme tels dans l'image. La difficulté de ce travail, et peut-être son intérêt, tient presque tout entière dans le rapport du texte à l'image. L'enquête qu'on va lire tente donc de retrouver dans la documentation archéologique – presque exclusivement sur les vases⁷ – la trace d'une activité particulière, la chasse, dont nous savons par une abondante tradition textuelle le rôle décisif dans l'entraînement et la formation des jeunes gens. Mais les peintres ne se préoccupaient pas d'histoire sociale. Ils observent, choisissent, ordonnent, condensent, et peignent une cité idéale et familière qui n'est pas la cité réelle et historique que nous rêvons de comprendre. Faut-il se satisfaire de cette évidente aporie et considérer que l'imagerie grecque ne peut rien nous apprendre de la cité, en tant qu'elle est, d'une certaine façon, une réalité sociale? La division canonique autrefois établie entre scènes *mythologiques* et scènes de la vie *quotidienne* est encore aujourd'hui largement partagée⁸. L'objet de ce livre tient pour une part dans le refus de cette dichotomie. Les chasses figurées sur les vases grecs ne se divisent pas en chasses *mythologiques* et chasses *réelles*, mais font appel d'une façon plus ou moins prononcée à cette polarité qui est à l'œuvre sur chaque série considérée aussi bien dans sa singularité que dans la série qui lui donne son sens. Les éphèbes anonymes des vases à figures noires ne sont pas plus *réels* que Méléagre et Atalante. Ils expriment des choix, des partis, des sélections qui révèlent une certaine manière de penser, d'idéaliser, d'imaginer la chasse.